

Extermination des Juifs : le récit de l'épouvantable secret nazi, par Stéphane Courtois

Par [Stéphane Courtois](#), pour **Le Figaro Hors-série**

Publié le 15 mars 2025 à 07h00, mis à jour le 15 mars 2025 à 11h07



Le camp d'extermination d'Auschwitz-Birkenau (Pologne). Entre octobre 1941 et janvier 1945, 1,1 million de personnes y furent assassinées par les nazis. Photo by Christopher Furlong / Getty Images Europe / Getty Images via AFP

RÉCIT - L'extermination des Juifs par le III^e Reich ne fut connue que tardivement par les Alliés. Et pour cause : elle procéda d'une stratégie du secret, appuyée sur la désinformation et le camouflage.

Le mensonge et la tragédie

Le 21 septembre 1939, alors que la [Pologne](#) est envahie à l'ouest par la Wehrmacht et à l'est par l'Armée rouge, Reinhard Heydrich, chef de l'Office central de la sécurité du [Reich](#) (le RSHA) et adjoint de Himmler, le chef de la SS, tient à Berlin une réunion sur la question juive. Il adresse aux responsables de la Gestapo une circulaire qui insiste sur un point crucial : « *La conférence a attiré une fois de plus l'attention sur l'obligation de maintenir le secret le plus absolu pour ce qui est des démarches planifiées d'ensemble, donc du but final.* » Les nazis n'envisagent alors que de regrouper les Juifs polonais dans des ghettos.

À partir du 22 juin 1941, [Hitler](#) inaugure l'extermination des Juifs d'URSS occupée par les *Einsatzgruppen*, des commandos spéciaux qui fusillent en masse. Cette « Shoah par balles », à laquelle s'ajoutent des gazages en camions spéciaux et les terribles conditions de vie dans les ghettos – faim, froid et maladies –, provoquera la mort de plus de 1,5 million de Juifs.

En décembre 1941, Hitler décide d'exterminer l'ensemble des Juifs d'Europe, à commencer par les Juifs de la Pologne d'avant-guerre, soit près de 3,5 millions d'hommes, de femmes et d'enfants. À côté de dizaines de [camps de concentration](#) où sont, depuis 1933 en Allemagne, enfermés et souvent assassinés les opposants au régime nazi, puis, à partir de 1940, dans toute l'Europe occupée, les résistants au III^e Reich, Himmler crée du nord au sud de la Pologne occidentale six centres de mise à mort destinés à la seule extermination industrielle des Juifs par gazage puis crémation :

- Chelmno, au nord de Lodz : de décembre 1941 à septembre 1942, 150.000 morts.
- Belzec, au nord-ouest de Lvov : de mars à décembre 1942, 550.000 morts.
- Sobibor, à l'est de Lublin : d'avril à juin 1942, puis d'octobre 1942 à octobre 1943, 200.000 morts.
- Treblinka, au nord-est de Varsovie : de juillet 1942 à octobre 1943, 750.000 morts.
- Majdanek, à côté de Lublin : de septembre 1942 à novembre 1943, 50.000 morts.
- Auschwitz-Birkenau, à l'ouest de Cracovie : d'octobre 1941 à janvier 1945, 1,1 million de morts.



La carte des camps de concentration et d'extermination créés par les nazis en Allemagne et dans les territoires annexés du III^e Reich. Sources : Atlas de la Shoah de Martin Gilbert (Editions de l'Aube), chiffres : Raul Hilberg

«Stratégie du secret»

Le 20 janvier 1942, Heydrich préside à Wann see, dans la banlieue berlinoise, une conférence restreinte chargée de mettre en œuvre cette « *solution finale de la question juive* », avec à la clé une véritable « *stratégie du secret* ». Seuls des gradés de la SS en seront chargés, qui auront signé l'engagement d'observer un silence absolu, y compris auprès de leurs proches. Cette stratégie du secret vise d'abord à laisser les futures victimes dans l'ignorance du sort qui les attend, afin d'éviter toute action de résistance, toute tentative de fuite individuelle ou collective, voire toute panique qui aurait désorganisé le processus d'extermination. Plus celui-ci demeure secret, moins il rencontrera d'obstacles et plus vite il sera achevé.



Heinrich Himmler et Reinhard Heydrich, organisateurs de la « solution finale ». (c) Ullstein Bild / Roger-Wolke

La désinformation et le camouflage sont donc de rigueur. On fait croire aux Juifs qu'ils seront réinstallés ailleurs, au pire mis au travail forcé ; et à l'entrée des [chambres à gaz](#), on leur assure encore qu'ils vont prendre une douche de désinfection. Les SS ont même créé un camp « modèle » pour les Juifs à Theresienstadt (aujourd'hui en République tchèque), avec film de propagande et visite de représentants de la Croix-Rouge mystifiés. Quant aux équipes, formées de Juifs, chargées de réceptionner les victimes arrivées en train de marchandises de toute l'Europe, de les gazer et de brûler les cadavres dans les crématoires, elles sont liquidées au bout de quelques semaines de ce « travail » infernal.

Dans leur propre administration, les SS camouflent l'opération sous des euphémismes : « *envoi à l'Est* » veut dire envoi en centre de mise à mort, « *désinfection* » ou « *solution finale* » signifie exécution ou gazage. Et dès l'été 1942, Himmler ordonne l'opération spéciale 1005 de destruction de toutes les traces de ces massacres. Ainsi à Treblinka, où ont été assassinés 750.000 Juifs polonais, mais aussi à Belzec ou Sobibor, tous les corps sont exhumés et brûlés à partir de 1943 ; les installations sont ensuite détruites et le terrain labouré et planté d'arbres. Même chose à Chelmno.

Camp de la mort

Quand, à partir de l'été 1944, l'[Armée rouge](#) arrive sur ces lieux de massacre, elle n'y trouve donc presque rien. [Majdanek](#), libéré le 24 juillet, est le premier camp découvert par les Soviétiques. Le 27 janvier 1945, les Russes arrivent devant Auschwitz, le plus vaste complexe, à la fois concentrationnaire et de mise à mort, créé en mai-juin 1940. Destiné à l'origine à l'assassinat des élites et des résistants polonais, ce complexe s'est peu à peu étendu sur près de 40 km² et comprend trois camps principaux. Auschwitz est le centre de détention initial. [Auschwitz II](#), nommé Birkenau, est devenu à partir de l'été 1942 un véritable centre industriel de tuerie dont les gigantesques chambres à gaz et les crématoires ont permis en 1944 d'assassiner puis de brûler jusqu'à

12.000 personnes par jour. Auschwitz III, nommé Buna-Monowitz, est un centre de travail forcé organisé autour des usines chimiques de l'IG Farben.



Le débarquement des déportés à leur arrivée à Auschwitz-Birkenau. À Chelmo, Belzec, Sobibor et Treblinka, les Juifs étaient immédiatement gazés. IMAGO / Reinhard Schultz / Bridg

Or, quand le jeune lieutenant Ivan Stepa novitch Martinouchkine, de la 60^e armée du front ukrainien, arrive avec son unité devant Auschwitz, le 27 janvier 1945, il ne rencontre que 7000 détenus. Il n'a aucune idée – pas plus que ses supérieurs – du fait qu'environ 1 million de Juifs, 70.000 Polonais, 25.000 Tsiganes et près de 15.000 prisonniers de guerre ont été assassinés là entre 1941 et 1945. Et pour cause : dès septembre 1942 et durant trois mois, ont été exhumés et incinérés plus de 100.000 cadavres. Puis des crématoires perfectionnés ont été mis en place. Ils ont fait leur œuvre. L'été 1944, devant l'avancée soviétique, alors même qu'il venait de faire assassiner 300.000 Juifs hongrois en trois mois, [Himmler](#) a ordonné l'évacuation de tous les camps, à la fois pour disposer d'une main-d'œuvre forcée en Allemagne même et pour effacer la trace des crimes.

Ainsi, le 26 novembre 1944, a-t-il donné ordre de détruire les chambres à gaz et les crématoires d'Auschwitz. Seule va demeurer une petite chambre à gaz d'Auschwitz I, désaffectée depuis longtemps et transformée en abri anti aérien : la seule que puissent voir aujourd'hui les innombrables visiteurs du camp. En outre, des dizaines de milliers de prisonniers ont été emmenés à la fin de 1944, à pied, vers le centre de l'Allemagne pour fuir l'avancée alliée. Ces « marches de la mort » de plusieurs centaines de kilomètres ont fait parmi les concentrationnaires épuisés des milliers de victimes (abattues lorsqu'elles ne pouvaient plus marcher) qui n'ont pas laissé de traces.

La visibilité du crime nazi est bien plus spectaculaire dans les camps de concentration de l'Ouest, où leur débâcle finale n'a pas permis aux nazis d'effacer les traces, que dans les centres de mise à mort de l'Est

Stéphane Courtois

À l'ouest, les troupes anglo-américaines découvrent des camps qui sont, quant à eux, les principaux camps de concentration : celui de [Natzweiler-Struthof](#), en Alsace, dès le 25 novembre 1944, puis Ohrdruf, Buchenwald, Dachau, Ravensbrück, Bergen-Belsen. Paradoxalement, la visibilité du crime nazi est alors bien plus spectaculaire dans ces camps de concentration de l'Ouest, où leur débâcle finale n'a pas permis aux nazis d'effacer les traces, que dans les centres de mise à mort de l'Est. Soldats et officiers sont littéralement ahuris de ce qu'ils y découvrent : des charniers, des tas de milliers de cadavres, des bûchers prêts à l'incinération des corps, et des milliers de survivants réduits à l'état de squelettes. Beaucoup d'entre eux sont atteints de typhus, qui continuera à faire des ravages sur les prisonniers libérés. Tous, jusqu'au général en chef Eisenhower, en sont profondément choqués.

Campagne antisémite

Du côté soviétique, la Tchégouéka – « Commission extraordinaire d'Etat chargée de l'instruction et de l'établissement des crimes des envahisseurs germano-fascistes » –, qui a depuis 1942 l'ordre de documenter les atrocités nazies à la fois pour mobiliser la haine de la population contre l'ennemi et pour nourrir de futurs

procès de bourreaux, fait filmer les traces des exterminations. Une exposition organisée au [Mémorial de la Shoah](#) à Paris en 2015 – « Filmer la guerre : les Soviétiques face à la Shoah (1941-1946) » – a rendu compte de ces images furtives d'exhumations de corps, de procès et de pendaisons de bourreaux, ou de témoignages de survivants.

Mais en URSS même, la plupart des traces de la « Shoah par balles » ont disparu en raison de l'opération spéciale 1005. Ainsi les cadavres des 34.000 Juifs assassinés dans le ravin de Babi Yar, près de Kiev, les 29 et 30 septembre 1941, ont-ils été exhumés, brûlés et réduits en poudre, et les centaines de Juifs chargés de ce « travail » exécutés. La plupart des soldats allemands qui avaient assisté ou participé aux massacres ont été tués au combat entre 1943 et 1944. Et dès l'après-guerre, la campagne antisémite amorcée par [Staline](#) va noyer le souvenir spécifique des victimes juives dans la masse des 15 millions de victimes civiles soviétiques. Jusqu'à ce qu'en 1947, celui-ci interdise la publication du *Livre noir* sur l'extermination des Juifs soviétiques, préparé par Ilya Ehrenbourg et Vassili Grossman.

Du côté anglo-américain, le Grand Quartier général (GQG) fait filmer la libération de onze camps, afin de réaliser un film sur les crimes nazis, destiné à la fois à en démontrer l'existence de manière irréfutable dans la perspective d'un futur procès – ce sera celui de [Nuremberg](#) – et à contraindre les Allemands, qui prétendent ne rien savoir, à regarder les choses en face, dans le cadre d'une dénazification à venir.

Le montage de 2500 mètres de rushes tournés par les opérateurs des armées alliées est confié, par le producteur Sidney Bernstein, à une équipe supervisée par [Alfred Hitchcock](#), qui s'y consacre à Londres durant six semaines de juin et juillet 1945. Par souci d'authenticité, il privilégie de longs plans séquences, difficiles à truquer. Il va même jusqu'à refuser des images tournées par les Soviétiques, qu'il considère comme des mises en scène ; et à raison : on sait aujourd'hui que le film de la libération d'Auschwitz par l'Armée rouge a été le fruit d'une reconstitution deux mois plus tard, au point que les prisonniers libérés apparaissent en bonne santé ! Et de fait, c'est la même Tchégouéka qui a fait réaliser dès 1944 un « documentaire » « démontrant » que les officiers polonais découverts dans le charnier de Katyn avaient été tués par les nazis – alors qu'ils l'avaient été par la police politique de Staline sur ordre du Politburo du 5 mars 1940 !

Massacres de Juifs

Mais le film de Hitchcock ne verra pas le jour : le 8 mai 1945, la guerre est finie en Europe, le 14 juillet, le GQG allié est dissous, et le 26 juillet, les conservateurs ayant été battus aux élections en Angleterre, [Churchill](#) est contraint de démissionner. Ernest Bevin, nouveau secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères, très antisioniste, ordonne d'emblée d'arrêter le film qui, à ses yeux, ne pouvait que légitimer la volonté des survivants juifs de s'installer dans la Palestine sous mandat britannique. Quant aux militaires et au Foreign Office, ils sont stupéfaits de l'état d'effondrement du peuple allemand et estiment qu'un film sur les crimes nazis ne peut qu'aggraver la situation et empêcher le pays de se remettre en marche. *In fine*, ce n'est qu'en janvier 2015 que ce film, restauré dans sa version complète, a été présenté au public dans plusieurs pays.



Les survivants du camp de Mauthausen (Autriche) ovationnent les soldats de la 11^e division blindée américaine, le 6 mai 1945. L'événement a été recréé le lendemain de la libération du camp, à la demande d'un haut gradé américain. NARA / U.S. National Archives & Records

Les survivants du camp de Mauthausen (Autriche) ovationnent les soldats de la 11^e division blindée américaine, le 6 mai 1945. L'événement a été recréé le lendemain de la libération du camp, à la demande d'un haut gradé américain. *NARA / U.S. National Archives & Records*

Aujourd'hui, certains s'indignent de cet étonnement apparent des Alliés face à la découverte des camps nazis. Comme si ceux-ci en avaient tout ignoré... Même le secret le mieux gardé finit par transpirer, surtout quand il concerne l'assassinat de millions de personnes qui soudain disparaissent de la vue de leurs contemporains. Alors, avant la libération des camps, qui savait quoi de l'extermination des Juifs ?

Dès le 24 août 1941, Radio Moscou avait lancé un appel de personnalités juives soviétiques dénonçant les massacres de Juifs « *dans les pays où le fascisme a réussi à instaurer son affreuse domination, en Allemagne, en Pologne, en Autriche, en France, en Belgique, en Hollande, en Tchécoslovaquie, en Roumanie, etc.* ». De leur côté, les services secrets britanniques interceptaient et décodaient des rapports des *Einsatzgruppen* sur leurs tueries. Et dès fin 1941, des informations diverses mentionnaient d'autres massacres. Mais la plupart des dirigeants alliés prenaient toutes ces informations pour des rumeurs plus ou moins fondées et craignaient de retomber dans le bourrage de crâne qui avait sévi au cours de la Première Guerre mondiale. Quant aux médias, ils étaient tributaires des nouvelles distillées par les autorités.

Plan général d'extermination

Cependant, deux sources principales d'information entrèrent bientôt en action : l'*Armia Krajowa* (AK) – armée de l'intérieur – polonaise, placée sous les ordres du gouvernement polonais en exil à Londres, disposait d'un réseau d'informateurs dans tout le pays où se déroulait l'essentiel des massacres ; et le Congrès juif mondial, basé à New York, et d'autres agences juives recevaient des informations de tous les pays sur le sort des Juifs. En mai 1942, parvint à Londres un rapport du Bund (Union générale des travailleurs juifs) polonais qui pour la première fois décrivait les gazages de Chelmno et évoquait un plan général d'extermination. Le 8 août 1942, le Dr Gerhart Riegner, représentant à Genève du Congrès juif mondial, informa Londres et Washington qu'un important industriel allemand lui avait confié que les nazis engageaient un plan d'extermination totale des Juifs d'Europe.

En novembre 1942, le [Vatican](#), grâce à la présence de l'Eglise dans toute l'Europe, confirma à Washington ce plan d'extermination, y compris l'utilisation de chambres à gaz. Ce même mois arriva à Londres le premier témoin oculaire : membre éminent de la résistance polonaise, le lieutenant Jan Kozielski – alias Jan Karski – avait reçu l'ordre de pénétrer clandestinement dans le ghetto de Varsovie puis dans le camp de « transit » pour Juifs d'Izbica Lubelska ; après avoir traversé toute l'Europe occupée, il fit son rapport au gouvernement polonais et devant de très hauts responsables britanniques.

Le 28 juillet 1943, il informa le président [Roosevelt](#) en personne. Mais la plupart de ces personnalités demeurèrent en partie incrédules tant les informations semblaient invraisemblables. Personne n'appréhendait alors la différence entre un camp de concentration et un centre de mise à mort. Et très peu comprenaient qu'au sein même de la guerre mondiale, Hitler puisse mener une guerre particulière, à mort, contre les Juifs, allant jusqu'à compromettre, pour poursuivre son dessein, le succès des opérations militaires en mobilisant des forces qui lui auraient été utiles sur les divers fronts. En Russie, comme à l'occasion du démembrement de l'Empire ottoman, les premières décennies du XX^e siècle avaient déjà donné l'exemple de déplacements brutaux de populations. Il était plus simple de penser que c'était de cela qu'il était question.

Le cinéaste soviétique Roman Karmen lors de la découverte du camp d'extermination de Majdanek (Pologne) par les troupes de l'Armée rouge, en juillet 1944. *Russian State Archive of Film*

Dès lors, que faire pour sauver ces Juifs du sort cruel auquel on ne doutait pas que les vouait quoi qu'il en soit la déportation ? Tous les gouvernements occidentaux, avant-guerre, avaient adopté des politiques très restrictives d'accueil des émigrés et exilés, et ils étaient peu enclins à recevoir des millions de réfugiés. D'ailleurs, comment opérer de tels transferts en pleine guerre ? Quant aux Britanniques, ils redoutaient un afflux massif de Juifs en Palestine, au risque de graves tensions avec les populations arabes. Et nombre de dirigeants alliés – à commencer par le général [De Gaulle](#) – considéraient « leurs » Juifs comme des nationaux, victimes de l'occupant au même titre que les autres citoyens.

Convention sur le génocide

Néanmoins, le 17 décembre 1942, onze gouvernements alliés et le Comité de la France libre rendirent publique une déclaration solennelle où ils annonçaient que Hitler mettait à exécution sa menace « *d'exterminer le peuple juif en Europe* » et que les responsables auraient à rendre compte de leurs crimes. Or, à cette date, près de 4 millions de Juifs avaient déjà été assassinés ; et près de 2 millions devaient encore l'être. Mais personne n'arrivait à croire que les [nazis](#) aient pu, tant sur le plan moral que sur le plan pratique, tuer autant de monde ! Seules quelques organisations de résistance juives – comme la section juive du Parti communiste français – manifestaient dans leur presse clandestine une réelle prise de conscience du génocide, mais elles étaient très marginales.

En dépit des déclarations officielles, il n'y eut pas chez les Alliés, ni même dans la plupart des mouvements de résistance, de véritable prise de conscience d'un génocide. Et pour cause : le mot « génocide » ne fut inventé qu'en 1944 par le grand juriste polonais et juif Raphael Lemkin, en exil aux Etats-Unis, dans son livre *Axis Rule in Occupied Europe*. Si le mot était inventé, la définition juridique en était encore embryonnaire, et la chose elle-même était quasi invisible. Les victimes étaient « absentes » et lors du [procès de Nuremberg](#) ne fut retenu que le « crime contre l'humanité », au détriment du « génocide » et donc de la spécificité de l'extermination des Juifs. Ce n'est que le 9 décembre 1948 que l'ONU, à la suite d'une campagne acharnée de Raphael Lemkin, adoptera sa Convention sur le génocide. Ces atermoiements soulignent la question fondamentale : une certaine impossibilité, voire un refus de l'esprit humain, d'appréhender, de connaître et de comprendre des actes d'une telle inhumanité.

Trouble auquel ont été confrontés même les penseurs les plus concernés. Sociologue et germaniste connaissant bien le III^e Reich, gaulliste à Londres pendant la guerre, Raymond Aron en témoigne dans ses *Mémoires* : « *Le génocide, qu'en savions-nous à Londres ? (...) Au niveau de la conscience claire, ma perception était à peu près la suivante : les camps de concentration étaient cruels, dirigés par des gardes-chiourmes recrutés non parmi les politiques mais parmi les criminels de droit commun ; la mortalité y était forte, mais les chambres à gaz, l'assassinat industriel d'êtres humains, non, je l'avoue, je ne les ai pas imaginés et, parce que je ne pouvais les imaginer, je ne les ai pas sus.* »

Le terrifiant secret

La philosophe [Hannah Arendt](#), juive allemande exilée aux Etats-Unis, avait pris connaissance de la Déclaration du 17 décembre 1942 et témoigne : « *tout d'abord nous n'y avons pas cru, bien qu'à vrai dire mon mari et moi-même estimions ces assassins [nazis] capables de tout. Mais cela, nous n'y avons pas cru, en partie aussi parce que cela allait à l'encontre de toute nécessité, de tout besoin militaire. Mon mari (...) m'a dit : "Ne prête pas foi à ces racontars, ils ne peuvent pas aller jusque-là !" Et cependant, nous avons bien dû y croire six mois plus tard, lorsque nous en avons eu la preuve. (...) C'était vraiment comme si l'abîme s'ouvrait devant nous* ».

En fait, jusqu'en 1961, la vision des camps nazis fut dominée par le martyrologe des déportés revenus, pour la plupart des résistants présentés en héros, en particulier par les communistes. Le génocide des Juifs était encore un non-dit, y compris en Israël où la Shoah était un sujet tabou, les survivants refoulant les souvenirs du passé, se projetant dans l'avenir et aspirant à une vie « normale ». La publication en 1961 de *La Destruction des Juifs d'Europe*, le grand ouvrage de référence de Raul Hilberg, fut reçue dans l'indifférence générale.

Et il fallut attendre l'enlèvement en Argentine puis, cette même année 1961, le procès en Israël d'Adolf Eichmann – le chef de la section IV B4 du RSHA chargée d'organiser l'extermination des Juifs, qui avait été le secrétaire de la conférence de Wannsee – pour que la parole se libère durant des mois dans le flot ininterrompu de témoins survivants. Grâce à ce procès hypermédiatisé, le monde prit enfin la mesure du terrifiant secret. Le génocide des Juifs d'Europe est alors devenu un des symboles historiques du terrible XX^e siècle.

Historien, directeur de recherche honoraire du CNRS, Stéphane Courtois est spécialiste de l'histoire des régimes communistes. Il a notamment codirigé avec Adam Rayski la publication de Qui savait quoi ? L'extermination des Juifs, 1941-1945 (La Découverte, 1987).

«1945 : la Chute - Les secrets de la Victoire, le crépuscule des damnés », 164 pages, 14,90€, disponible en kiosque [et sur le Figaro Store](#).